

qui fait l'ingénu sous sa perruque blonde ? L'esprit français n'a-t-il pas vu autre chose ; est-ce là tout ?

Non certes. Plaisante qui voudra ces derniers baisers qui ne se donnent plus avec les lèvres mais avec le cœur ; plaisante qui voudra ces derniers serremments de main : je vois pour ma part dans l'effusion de ces deux vieillards la plus sainte et la plus profonde des tendresses humaines et je m'incline devant elle comme devant ces lueurs saintes qui annoncent le voisinage de Dieu.

Assurément, cet amour final est plus rare qu'on ne croit, car on ne peut le faire naître à son gré, il est la récompense d'une longue vie commune et comme la fleur idéale de cette intimité du cœur et de l'esprit que la plupart ne sont pas faits pour comprendre. Pour que deux êtres soient unis de la sorte, il faut qu'ils aient partagé, durant de longues années, les mêmes joies, les mêmes peines, les mêmes rêves ; il faut qu'ils aient bien véritablement vécu la même vie, non seulement par le cœur mais par l'esprit, que chacune de leurs pensées, de leurs actions, de leurs paroles ait ajouté quelque chose à l'estime réciproque et que, riches de tout un passé qui leur est commun, ils puissent, sans l'ombre d'un remords, compter ce trésor amassé pièce à pièce.

Qui donc en parlera, de ces deux êtres qui depuis quarante ans marchent côte à côte, s'aiment, s'estiment et se soutiennent, rêvent, prient, jouissent et souffrent ensemble ? Qui donc en parlera de ces vieux amis dont les cœurs sont soudés l'un à l'autre et vibrent à l'unisson, dont les âmes se reflètent mutuellement comme deux miroirs où le passé, le présent et l'avenir se confondent dans la même image.

Cette longue communauté de leur cœur, cette habitude de tout partager, se traduit au dehors par des gestes, des allures presque pareils et parfois il s'établit entre eux une ressemblance physique qui les ferait prendre pour le frère et la sœur.

Cependant, aussi étroitement unis, aussi sûrs l'un de l'autre qu'on peut l'être, ils soignent leur affection comme si elle pouvait leur échapper. Je ne sais quel parfum de tendresse printanière persiste dans leur vieille amitié. Ils entourent leur amour d'égards, de respects, de prévenances. Les raffinements de leur courtoisie sont un aveu constant de l'estime qu'ils se portent. Leur abandon à des pudeurs, ils s'aiment avec recueillement, et, jusque dans l'intimité, conservent des scrupules et des délicatesses qui ressemblent à de la dévotion.

DEUX VOISINES

En face l'une de l'autre, toutes deux le regard tourné vers la mer et vers les côtes lointaines de l'Angleterre, d'où vinrent jadis les calamités de la première et récemment la prospérité de la seconde, Calais et St-Pierre symbolisent le passé et l'avenir.

— Mon passé est connu dans l'univers entier, dit la vieille ville. C'est avant que St-Pierre n'existât que le dévouement d'Eustache de St-Pierre a rendu mon nom immortel et m'a valu l'estime de ma postérité. Peu de cités, au monde tiennent dans l'histoire une place comparable à la mienne.

— Je ne suis pas comme toi, une nécropole ; je suis fille d'un siècle pratique qui ne perd pas son temps à niaiser ; qui ne se

perait guère de souvenirs, de vaine gloire, de nonchalance, de *far niente*.

— Je regarde en avant et non en arrière, l'avenir et non le passé, répond la jeune cité. Ce que je suis, je le suis par moi-même, et non par hérédité. Je suis née d'hier, et déjà par mon industrie, j'ai rempli mon nom, inconnu il y a quelques années, le monde entier jusqu'aux dernières limites de la lointaine Amérique. Tu déchois et je grandis.

Je déchois, malheureuse ! On ne déchoit pas quand on porte à son front l'aureole historique dont resplendit le nom de Calais. Il fut un temps — et cela dura deux cents ans — où tous les vrais Français n'eurent pas dans leur esprit d'image plus chérie que la mienne, pas de vœu plus ardent que de me délivrer du joug étranger. De l'autre côté du détroit, je n'occupais pas moins les pensées de l'Angleterre. Ils étaient fiers de me posséder au nord de la France comme ils le sont aujourd'hui de posséder Gibraltar au sud de l'Espagne. Leur reine, lorsqu'elle songeait à moi, sentait la nostalgie pénétrer dans son âme, et disait en mourant : "Ouvrez mon cœur, et vous y trouverez Calais."

— J'aime mieux mille fois avoir jadis vécu dans l'obscurité que d'avoir subi sans vengeance les offenses de l'ennemi, que d'avoir connu les guères désastreuses et la honte d'obéir à l'étranger. Jamais je n'ai dirigé vers le midi de regards suppliants pour appeler l'armée de la délivrance. Les Anglais qui sont venus dans mes murs y ont pénétré en hôtes et non en maîtres. Ils y ont apporté le commerce, la fortune, l'industrie, non le désastre et l'oppression, le tulle et non la poudre. Ils y ont fixé leur demeure ; leurs ossements y reposent. Leurs fils y sont nés et parlent notre langue ; leur religion seule et les désinences de leurs noms rappellent leur origine étrangère. Ce n'est qu'au temple qu'ils usent encore de la langue des aïeux. La ville anglaise de Nottingham a engendré une ville française qui est Saint-Pierre. De tels souvenirs valent bien assurément ceux de la soumission au drapeau étranger.

— Certes ! mais notre soumission et l'omnipotence de l'Anglais n'ont pas toujours duré. L'opprobre n'a eu qu'un temps. Les immigrants n'étaient pas destinés à nous faire à jamais la loi ; Calais a connu d'autres héros qu'Eustache de Saint-Pierre. Une fois seulement, ses habitants ont dû en chemise et la corde au cou porter à l'assiégeant les clefs de leur ville. Mais un jour, impatienté du joug, la bonne ville que Jeanne Darc, l'héroïne Lorraine, n'avait pu délivrer, a vu arriver à l'improviste Guise, le héros lorrain ; les cris de joie de la cité ont acclamé l'armée française, en triomphatrice dans des tréparts que l'Anglais, avec sa morgue ordinaire, se vantait d'avoir rendus imprenables et de défendre avec des baguettes ; et les drapeaux de la patrie, longtemps oubliée, ont flotté pour toujours sur ses murailles. Outre tombe, Eustache de Saint-Pierre en a dû tréssaillir de joie.

Soit ! Tu as longtemps vécu. Trop longtemps même, car ton existence sera bientôt parachevée, et bientôt tu vas mourir. Tes parchemins de noblesse, tes titres, tes gloires ne te sauveront pas. Mes ouvriers de tulle sont presque aussi nombreux que la population tout entière. Tes ruelles étroites et tes mesures caduques sont écrasées par le voisinage de mes boulevards et de mes immenses maisons de commerce. Tes habi-

tants, parqués dans une enceinte insuffisante, y manquent d'air et d'espérance, tu es serrée dans tes fortifications comme dans un étiau. Ah ! si nous étions unies, quelle ville en Artois nous serait comparable ? Comme nous joindrions fièrement aux souvenirs glorieux du passé la fortune du présent et les espérances ambitieuses de l'avenir !

— Sœur, unissons-nous étroitement. Désormais, Eustache et Guise appartiennent à Saint-Pierre ; désormais, dans les grands entrepôts d'Amérique, les commerçants, qui ne savent point notre histoire, apprendront par ton commerce à connaître le nom de Calais.

LÉON BARAT.

LE REPOS DU TYPOGRAPHE ET L'AMOUR FRATERNEL.

Allons, typographes, ensemble
Jouissons du repos permis
C'est un beau jour qui nous rassemble
C'est la fête de vieux amis.
Qu'un doux repos suive l'ouvrage ;
Le vin, à chanter, nous engage,
Notre refrain le plus joyeux :
Chantons tous, sans tapage } bis.
Unis, nous sommes heureux !

A Gutenberg, salut et gloire !
A lui nous devons le bonheur,
Le monde bénit la mémoire ;
Bénit le premier imprimeur.
Obscur au début de son âge,
Son grand génie et son courage,
Ont porté son nom jusqu'aux cieux !
Chantons, etc.

Amis, saluons avec joie
L'avenir de prospérité
Dont le progrès trace la voie
A la presse, à l'humanité.
Par nous le peuple devient sage,
Il évite par notre ouvrage
La routine de nos aïeux.
Chantons, etc.

Fils de la case, typographes,
L'accord doit régner parmi nous
Sans *preuves*, ni *paragraphes*,
Mais en *cliché*, servant pour tous ;
Comme épigraphe à cette *page*,
Nous ajouterons notre adage,
Notre refrain harmonieux :
Chantons, etc.

Au compagnon célibataire
Souhaitons qu'il rencontre un jour
Une amante qui sait plaire,
Et nul *pâté* dans leur amour ;
Et quand le joindra, sans orage,
L'*accolade* du mariage
Il répètera toujours heureux
Chantons, etc.

D'un mari dont on est fière,
D'une femme l'honneur du foyer,
Epoux veulent un *exemplaire*...
Puisse le ciel leur octroyer.
Que des enfants au frais visage
Amènent la paix au ménage
Et chantent en chœur avec eux :
Chantons, etc.

Entourons d'honneur la vieillesse !
Afin que, marchant sur nos pas,
Nos petits fils pleins de tendresse,
Charment le soir des grands papas.
Et coulant des jours sans nuage,
Au *point* final, d'un gai visage,
Nous redirons encore joyeux :
Chantons tous, sans tapage } bis.
Unis, nous sommes heureux !

J. N. DUQUET, Typographe.

Donnez ordre pour vos Cartes de
Visites le soir, après six heures au No.
7 Ruelle Leduc.